

Le passé est un prologue

Le jeudi 4 mars sera à marquer d'une nouvelle pierre blanche dans l'histoire de notre institution: à 20h30, au Palladium, les autorités de la Ville de Genève, celles du Canton et des Communes genevoises annonceront officiellement et publiquement quel projet de nouveau musée elles entendent défendre pour le Musée d'ethnographie. La proposition qui sera annoncée ce soir-là a été élaborée au sein d'un groupe opérationnel réunissant des représentants de ces trois autorités politiques liées par une convention. Ainsi, en s'engageant et en travaillant ensemble dès son lancement, les autorités genevoises entendent maximaliser les chances de réussite d'un nouveau projet de musée. Je ne peux qu'émettre ici le vœu que ce nouveau projet sera le bon.

En attendant cette étape cruciale, le Musée d'ethnographie avance. En ce qui concerne son déménagement par exemple, nous pouvons annoncer qu'il touche, comme prévu, pratiquement à sa fin. Au moment de la sortie de ce numéro de *Totem*, il n'y aura pratiquement plus d'objets au boulevard Carl-Vogt et il ne restera plus qu'à déménager ceux qui se trouvent dans les dépôts extérieurs du musée. Pour clore formellement ce très important travail, le Musée organisera le week-end du 12-13 juin une manifestation de finition du déménagement. Il exposera au boulevard Carl-Vogt les quelque 70'000 photos d'objets qui auront été faites au cours de cette période et offrira la possibilité au public de consulter la base de données de ses collections. Il sera également possible de visiter nos nouveaux dépôts des Ports-Francis. L'«exposition» durera tout l'été et offrira une vue unique sur l'immense richesse de la collection du Musée d'ethnographie, qui sera la première au monde à être présentée dans son intégralité...

Parce qu'il n'y aura bientôt plus d'objets à Carl-Vogt et que nous devons commencer à préparer le futur, nous avons décidé de mettre un terme aux dimanches organisés dans le cadre du déménagement. Le dernier aura lieu le 21 mars. Le bilan de cette action d'information «Le Musée s'emballe...» aura été extrêmement positif. En moins d'une année, près de 7500 personnes auront participé à un programme proposé dans un musée... fermé!

Non sans avoir à résoudre un certain nombre de difficultés d'organisation, nous avons pu, durant le déménagement, maintenir un programme d'exposition à Conches. Après l'exposition «Objectifs terre», le musée présentera à partir du 12 mars «Goulag, le peuple des zeks». Cette exposition a pu être réalisée grâce à une collaboration impliquant de nombreux partenaires, le principal étant Mémorial, une association russe qui constitue une mémoire de cette sombre réalité du régime soviétique.

Avec cette exposition, nous inaugurons une nouvelle formule du journal *Totem*. Son contenu sera désormais consacré à un seul événement. Pour informer notre public sur l'ensemble des activités organisées ou soutenues par le Musée, nous travaillons à la conception d'une lettre d'information qui sera distribuée au moins une fois tous les deux mois.

Avec le déménagement de ces collections, la restructuration de son organisation et le déploiement progressif d'un nouveau programme d'activités, le Musée se prépare à prendre en main le nouveau bâtiment que la collectivité devrait lui construire. Bien qu'il soit aujourd'hui impossible d'être assuré qu'il se réalisera effectivement, toutes les opérations menées actuellement par le Musée sont pensées dans cette perspective. Ainsi le Musée devrait posséder le moment venu, les compétences et l'expérience nécessaires pour exploiter un outil qui autorisera des réalisations beaucoup plus ambitieuses et nombreuses que celles qu'il est capable d'accueillir aujourd'hui.

Ninian Hubert van Blyenburgh



MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

65, boulevard Carl-Vogt - 1205 Genève
Tél. 41 22 418 45 50
Bus 1, 4 et 32

Ouvert tous les dimanches de 14 à 18 h
Entrée libre. Fermé la semaine

Accès à la bibliothèque
du lundi au vendredi de 10 à 13 h

www.ville-ge.ch/eth

Annexe de Conches

7, chemin Calandrini - 1231 Conches
Tél. 41 22 346 01 25
Bus 8

Mardi-vendredi, ouvert de 13 à 17 h
Samedi-dimanche, ouvert de 10 à 17 h
Visites commentées sur demande

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

10, rue de Montbrillant
1021 Genève
Tél. 41 22 919 04 94

www.adem.ch



Un thème qui dérange et interpelle

Pendant que le bâtiment du Musée au boulevard Carl-Vogt se vide de ses trésors pour mieux les préserver dans de nouveaux dépôts, l'Annexe de Conches s'est métamorphosée. D'une paisible villa bourgeoise de la fin du XIX^e siècle, elle est devenue un lieu de mémoire qui dérange et interpelle. À travers un parcours inhabituel, le visiteur sera confronté à une histoire tragique et occultée dont les traces se retrouvent encore aujourd'hui dans la société russe.

Pourquoi parler du Goulag, et pourquoi dans un Musée d'ethnographie? Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à cette terrible machine à punir et à produire qui a englouti des millions de personnes appelés «zek»? Parce que le Goulag, un acronyme qui signifie «Direction principale des camps», appartient à l'histoire universelle de la cruauté humaine et enseigne que l'arbitraire et l'escalade disciplinaire peuvent faire irruption dans les sociétés modernes, quand les libertés individuelles sont bradées au profit de motifs idéologiques et sécuritaires.

À l'origine de ce projet se trouve Mémorial, la plus importante association russe de défense des Droits de l'homme. Une des rares instances à effectuer aujourd'hui en Russie un travail de recherche, de vulgarisation et de pédagogie sur la mémoire des répressions soviétiques. Liberty Road, une organisation non gouvernementale genevoise, a relayé l'idée jusqu'à nous.

Notre propos dépasse le récit historique pour s'intéresser à la réalité ethnographique de ce peuple particulier, «artificiel», avec son territoire, son mode de vie, ses mœurs et ses coutumes. Cette expérience, pensée comme une percée vers l'avenir, fut cependant accompagnée d'un rejet des normes légales et morales en vigueur et se solda par une profonde régression dans le domaine des relations sociales. Pour protéger l'expérience contre toute contamination, on constitua une «société dans la société», hors du temps et de l'action de la loi: la société des zeks et l'État du Goulag. C'est cette particularité que décrit Alexandre Soljenitsyne avec le titre de son roman *L'Archipel du Goulag*.

L'utilisation de termes et catégories habituels dans les expositions d'ethnographie – instruments de travail, savoir-faire, habits, nourriture, habillement, création artistique, enfin tout ce qui définit les rapports entre les hommes, les femmes et les enfants – ne fera que ressortir l'absurdité et l'inhumanité des méthodes utilisées pour construire un monde nouveau.

Ainsi, l'exposition de l'Annexe de Conches, les publications – un catalogue richement illustré et une brochure comprenant des dessins originaux et destinée aux jeunes – la projection de documentaires, les journées cinématographiques et les conférences qui l'accompagnent s'inscrivent parfaitement dans le travail sur la mémoire et la transmission des savoirs que nous réalisons au Musée depuis de nombreuses années.

Un projet aussi ambitieux n'aurait jamais vu le jour sans le soutien important de la Direction du Développement et de la Coopération à Berne ainsi que des nombreux sponsors tant institutionnels que privés.

Ce travail fut possible grâce tout particulièrement à MM. Nikita Okhotin et Vladimir Doukelski, historiens et muséologues russes qui ont conçu le scénario de l'exposition en étroite collaboration avec Mémorial, à Mme Thérèse Obrecht, journaliste correspondante à Moscou entre 1991 et 1996, notre partenaire privilégiée pour faire le lien avec la Russie et les sponsors tout en collaborant aux divers volets de l'exposition et aux manifestations qui l'entourent et finalement, à Mme Geneviève Piron, assistante à l'unité de russe de l'Université de Genève, traductrice des textes de l'exposition qui a réuni les articles du catalogues et organisé les deux soirées de réflexion-débat autour du Goulag au mois d'avril.

Christian Delécraz



Affiche «Ne bavarde pas!», 1952. Mémorial

LE GOULAG SOUS L'ANGLE ETHNOGRAPHIQUE

Le titre «Goulag, le peuple des zeks» fait allusion à l'existence, il y a cinquante ans à peine, d'un monde à part, un «archipel» selon l'expression d'Alexandre Soljenitsyne, où vivait un peuple particulier: les «zek» (détenus des camps soviétiques). Isolée du reste du monde, véritable société dans la société, cette population avait été constituée artificiellement par la volonté des autorités. Cette régression sociale et culturelle ne s'est pas produite dans le vide. Elle est liée à la réalisation d'un projet général de refonte du monde et de l'homme. C'est pourquoi le Goulag aujourd'hui appartient moins à la politique et à l'histoire qu'à la culture et à la philosophie.



Le fondement idéologique à l'origine du Goulag est la foi en l'utopie, la croyance en la possibilité de construire une société parfaite. Cette intention exigeait la mise en place d'un système fermé sur lui-même et absolument contrôlable qui s'accompagnait d'un déni progressif de la réalité au nom d'un idéal transformé en mythe et en mensonges.

N'importe qui condamnerait sans hésitation les pratiques du Goulag: répressions de masse, internement de millions de gens innocents, utilisation du travail forcé des détenus. Il est plus difficile de condamner de façon définitive l'idéologie qui a donné naissance au système gigantesque des camps.

Une société normale, comme un individu, «tombe malade pour ne pas mourir». C'est le signe qu'elle est vivante. La justification du Goulag est séduisante car elle propose des solutions qui paraissent simples: pour construire une société nouvelle, parfaitement saine, il suffit d'éloigner ceux qui ne sont pas dignes d'y vivre et de les envoyer suivre un «traitement correctif».

On peut penser qu'un phénomène de ce genre ne peut exister que dans des espaces éloignés, des pays particuliers, la Russie ou la Chine. Mais les solutions simplifiées restent une tentation pour un grand nombre d'êtres humains et personne ne peut savoir à quel point la couche de «laque civilisée» est solide dans son pays.

En plus d'un témoignage de nature historique et politique, l'exposition de l'Annexe de Conches propose un regard nouveau sur le Goulag. Elle se divise en treize sections thématiques qui correspondent aux descriptions ethnographiques des sociétés traditionnelles: habitat, population, vie quotidienne, activités, mœurs, espace privé, etc. Elle révèle que nous avons affaire, en plein XX^e siècle, à une «crise de civilisation» conduisant à une régression profonde des formes sociales et culturelles qui nécessite une approche ethnographique différente.

Les auteurs de l'exposition sont convaincus que les objets quotidiens des camps, et même les photographies de parade tirées des rapports officiels, demeurent aussi évocateurs, aussi terribles, que les statistiques des victimes, les descriptions de l'arbitraire de l'administration des camps et les témoignages sur le traitement cruels que les criminels professionnels faisaient subir aux prisonniers politiques. Par ailleurs, des fragments littéraires, des témoignages enregistrés, permettront au visiteur d'aborder de l'intérieur le thème immense du Goulag et de sa mémoire aujourd'hui.

Vladimir Doukelski

Déchargement d'un bloc de pierre. Belomokanal, 1932. GMRK

Une curieuse amnésie*

Quand la République tchèque avait retrouvé son indépendance, je me promenais sur le pont Charles à Prague, devenu alors une attraction touristique. D'un bout à l'autre, on vendait du bric-à-brac de l'ex-URSS: casquettes et ceinturons militaires et une multitude de badges avec la tête de Lénine et de Brejnev, arborés naguère par les petits pionniers soviétiques. Les chalands étaient américains et européens. Des gens auxquels il ne viendrait jamais à l'idée de porter une croix gammée à la boutonnière, mais qui ne semblaient pas le moins du monde gênés d'exhiber le marteau et la faucille sur leurs t-shirts. Il m'a paru évident alors que le symbole d'un carnage nous remplit d'horreur, tandis que celui d'un autre nous fait rire.

Cette complaisance à l'égard du stalinisme s'explique en partie par l'absence d'imagerie populaire en Occident. La guerre froide a produit James Bond ou des polars de série B avec des Russes caricaturaux, mais aucune œuvre ambitieuse comme *La liste de Schindler* ou *Le choix de Sophie*. Le Goulag n'a visiblement pas stimulé l'imagination hollywoodienne! Ni le monde de la culture en général. Si la réputation du philosophe allemand, Martin Heidegger, a été entachée par son soutien au nazisme, celle de Jean-Paul Sartre n'a nullement souffert de l'enthousiasme qu'il vouait au stalinisme d'après-guerre. «Puisque nous n'étions pas membres du Parti», écrivait Sartre, «il n'était pas de notre devoir d'écrire sur les camps de travail soviétiques.» À Albert Camus, il disait: «Comme vous, je trouve ces camps intolérables, mais j'estime tout aussi intolérable l'usage qu'en fait tous les jours la presse bourgeoise.»

Pris ensemble, ces faits apparemment mineurs – l'achat d'un gadget, la réputation d'un philosophe, une production hollywoodienne – sont significatifs. Car dès 1963, le livre de Soljenitsyne, *Une journée dans la vie d'Ivan Denissovitch*, était traduit en plusieurs langues et *L'Archipel du Goulag* suscitait un vaste débat lors de sa parution, en 1973. En France, le livre a même poussé une partie de la gauche à adopter une position anti-soviétique. Pendant la glasnost des années 1980, de nombreuses autres révélations sur le Goulag ont filtré en Occident.

Il n'empêche que les crimes de Staline ne provoquent pas la même réaction viscérale que ceux d'Hitler. Les nazis représentent le Mal, mais l'Union soviétique était simplement «déformée». Avec le temps, les régimes communistes étaient certes devenus moins féroces. Jaruzelski ou Brejnev ne faisaient plus peur. À cela s'ajoutait l'indigence des travaux académiques: les archives soviétiques et l'accès aux camps étaient interdits. Aucune caméra de télévision n'a jamais filmé des camps soviétiques. Pas d'images, pas d'impact.

L'idéologie a aussi conditionné notre attitude. Une partie de la gauche européenne tentait d'excuser les camps et la Terreur. Au moment des Procès de Moscou, dans les années 1930, quand Staline envoyait des milliers de communistes au Goulag, le dramaturge Bertolt Brecht déclarait: «Plus ils sont innocents, plus ils méritent de mourir.»



Prison de Vladimir, 1991. Mémorial

on publiait des monographies, des estimations chiffrées, des listes de noms. La même chose se passait dans les anciennes républiques soviétiques et dans l'ancien bloc de l'Est. Un peu plus tard, les historiens occidentaux s'y sont mis aussi.

L'exploration du passé se poursuit aujourd'hui en Russie mais elle ne figure plus au premier rang des préoccupations. Examiner des milliers de documents dans des archives à peine chauffées est un travail de bénédictin peu spectaculaire, même s'il montre des résultats. Mémorial a compilé la première vue d'ensemble des camps, publié des livres d'histoire extraordinaires et constitué des archives impressionnantes avec les récits de survivants.

Étant donné que la propagande soviétique avait pour but de cacher la vérité, il est d'autant plus intéressant d'étudier des actes secrets de l'administration des camps – rapports d'inspection, comptabilités, récits de tentatives de fuite, ordres de travail, listes de productions théâtrales – conservés dans les Archives d'État, à Moscou. Grâce à cette foule d'informations qui aident à comprendre la finalité du Goulag, il n'est plus nécessaire de chercher la vérité sur le fil ténu entre les déclarations du Kremlin et celles d'une poignée de dissidents. En d'autres termes, les jeux politiques qui ont accaparé l'historiographie des camps de concentration soviétiques font aujourd'hui place à l'expérience vécue par les victimes.

Anne Applebaum, adapté par Thérèse Obrecht

**Adapté et traduit en français par Thérèse Obrecht du livre Gulag, a history d'Anne Applebaum (New York, Doubleday 2003, à paraître en français chez Grasset éditeur). Un autre article de cette historienne et journaliste au Washington Post, qui compare Goulag et Shoah, est publié dans le catalogue de l'exposition.*



Enterrement d'un détenu. Dessin de B. Smirnov-Rousetski. Takhtamygda, 1950. Mémorial

Jusque dans les années 1980, bien des activistes étaient embarrassés par le bruit qu'on faisait autour des dissidents à l'Est. Serait-ce parce que les maîtres à penser – Marx et Engels – étaient les mêmes en Occident qu'en URSS et que condamner l'Union soviétique revenait à condamner dès lors ce que chérissait la gauche occidentale? Les idéaux du communisme – justice sociale et égalité – sont évidemment plus attrayants que le racisme et l'écrasement des faibles, prônés par les nazis. Cela explique probablement pourquoi les premiers témoignages du Goulag étaient minimisés par ceux-là mêmes qui n'auraient jamais mis en doute un témoignage de la Shoah.

Au-delà des idéologies, nos attitudes face au passé soviétique sont sujettes à d'autres influences, telles que nos souvenirs de la Seconde Guerre mondiale, gravée dans nos mémoires comme une guerre juste. Personne n'a envie d'entendre que les camps de Staline, notre allié, ont pris de l'ampleur au moment même où les camps d'Hitler, notre ennemi, étaient libérés. Admettre que les Alliés ont envoyé à la mort des milliers de prisonniers de guerre russes en les rapatriant par la force à la fin du conflit, ou admettre qu'ils ont facilité les crimes de Staline en lui attribuant des populations entières à Yalta, tout cela ébranlerait nos certitudes sur cette époque. Personne n'a envie de savoir que nous avons vaincu un tyran sanguinaire avec l'aide d'un autre.

Et enfin, il y avait la propagande soviétique qui s'employait à dépeindre Soljenitsyne comme dément et alcoolique ou qui faisait comprendre aux journalistes et chercheurs occidentaux qu'une attitude «positive» envers l'URSS faciliterait leur accès aux archives et aux visas. Il faut savoir aussi qu'aucun étranger n'a eu accès au matériel concernant le Goulag ou le système pénitentiaire après la mort de Staline. Le thème était tout simplement inexistant et tous ceux qui s'y intéressaient de trop près étaient expulsés.

Une décennie plus tard, tout est différent. La Seconde Guerre mondiale appartient aux générations passées, la guerre froide est finie, les alliances et les lignes de fracture ont changé, de même que l'accès aux informations. À la fin des années 1980, en pleine perestroïka, un flot de nouvelles sur les camps a inondé l'URSS de Mikhaïl Gorbatchev (petit-fils de zek, celui-ci n'a définitivement démantelé les camps qu'en 1987). Les journaux publiaient pour la première fois des témoignages de zeks. On s'arrachait toute nouvelle révélation, on ravivait le débat sur le nombre de prisonniers et de morts,

Brigade féminine affectée aux berges de l'écluse. Belomorkanal, 1932. GMRK





Secteur des mines. Mirador de la garde. Vorkouta (République des Komis), 1945. GARF

L'association Mémorial partenaire à Moscou du Musée d'ethnographie

Mémorial est une des premières organisations non gouvernementales fondées en Russie post-soviétique. Créée en 1988, elle rassemble alors des centaines de milliers de personnes qui désirent élever un monument aux victimes du régime communiste. Aujourd'hui, l'organisation comprend 86 associations nationales et régionales dans 7 pays différents (Russie, Ukraine, Lituanie, Kazakhstan, Géorgie, Pologne et Allemagne).

En 15 ans, Mémorial a rassemblé d'importantes collections concernant l'histoire de la terreur en URSS, en particulier des documents d'anciens prisonniers politiques. Les archives du centre de Mémorial à Moscou contiennent à elles seules plus de 100'000 dossiers personnels comprenant des souvenirs, des journaux intimes, des lettres et des photos de détenus. Les chercheurs de Mémorial ont travaillé abondamment dans les archives d'État où ont été trouvés de nombreux matériaux auparavant secrets, en particulier des photos des camps staliniens datant des années 1920-1940.

Mémorial possède aussi des milliers de dessins faits par des artistes dans les camps ainsi que des objets du quotidien: instruments de travail, meubles, habits, vaisselle, objets divers confectionnés par les détenus. Ces objets ont été transmis par les détenus eux-mêmes ou par leur famille.

Des membres de l'association ont entrepris des expéditions à la Kolyma et en Sibérie pour retrouver les restes des camps désaffectés, les photographier et récolter les vestiges restés sur les sites.

L'association conduit différents types d'activités:

- étude de l'histoire des répressions en URSS, publication de documents et de listes des victimes des répressions, recherche scientifique, conférences et expositions, travail avec les écoliers
- actions visant à favoriser la réhabilitation des victimes des répressions, aide aux anciens prisonniers politiques
- récolte et publication d'informations sur le respect des droits de l'homme en Russie aujourd'hui (en particulier en Tchétchénie) et dans les pays de la CEI

Grâce à la collaboration avec Mémorial et ses institutions partenaires en Russie, le Musée d'ethnographie de Genève est en mesure de présenter des objets, des photographies et des documents qui nous montrent le Goulag vu de l'intérieur.

www.memo.ru



Chapka de détenu. Mémorial

L'extension du Goulag dans la région de Vorkouta*

Jusqu'à la fin de la révolution d'Octobre, le territoire de la partie nord des Komis était une tache blanche, on n'y rencontrait que quelques petits villages sur les rives de la rivière et quelques isbas de chasseurs. Du point de vue géologique, c'était une région inexplorée. (..)

L'idée de conquérir des territoires difficilement accessibles à l'aide du travail des prisonniers commença à entrer en pratique à la fin des années 1920. Le 21 août 1929, sur la berge de la rivière Tchibiou, dans la taïga, un convoi de 125 prisonniers fut installé par la direction principale des camps (le Goulag). La commission avait choisi des personnes vigoureuses et saines capables de réaliser des travaux physiques pénibles. L'équipe de cette expédition était hétéroclite: prisonniers politiques, paysans «dékoulakisés», droits communs récidivistes, et environ vingt spécialistes, ingénieurs de montagnes, géologues, chimistes, électriciens, médecins, entrepreneurs, condamnés pour sabotage dans différents secteurs de l'industrie. (..)

Les premiers bâtisseurs de Vorkouta étaient en général des spécialistes très qualifiés, des prisonniers politiques engagés volontaires pour bâtir la ville. Quant à ceux qui commencèrent à construire les sites industriels et à lancer leur exploitation, c'était des «ennemis du peuple».

L'isolement géographique de cette région, l'absence de chemin de fer rendaient difficile le transport du matériel par voie fluviale et conduisaient à une pénurie constante de matériaux d'infrastructure et de construction. Le manque de moyens techniques pesait sur tous les aspects du travail et de la vie quotidienne dans la mine. Le travail dans les conditions sévères du Nord était très dur. En hiver, il fallait des jours pour déblayer la neige et les déplacements étaient difficile, même à l'intérieur du village. Les gens travaillaient jusqu'à douze heures par jour sans congé ni jour férié. L'été, il y avait tant de moustiques et de mouches qu'on ne pouvait travailler qu'avec des filets et des gants. Le manque d'aliments frais faisait souffrir les gens du scorbut avant le printemps. Il n'y avait pas de médicaments: on se soignait avec des infusions d'aiguilles de sapin.

Les mémoires d'A. Irkleev donnent une idée de ce qu'était le village de Roudnik dans les années 1933-35. Il était arrivé à Vorkouta en été 1933 avec sa famille pour rejoindre son père, condamné par l'article 58-10 et qui avait terminé sa peine. A. Irkleev s'est rappelé à quoi ressemblait le lieu où ils vivaient près de la mine et a pu en donner une description précise:

«En général, nous vivions dans des habitations à moitié souterraines parce que le bois de construction manquait. Ces huttes avaient environ 4,5 mètres de long et 2,5 de large. Une saillie de terre tenait lieu de lit, le sol était en terre battue, les murs recouverts de branches, le plafond était fait de troncs taillés en deux sur la longueur. À l'intérieur, près du mur, on disposait un poêle, au fond, en face, on plaçait la couchette, et au centre il y avait une colonne qui soutenait le plafond. La hutte était éclairée avec une lampe à huile. À cette époque, sur le site de la mine, se trouvaient plusieurs transmetteurs radio. Il y avait aussi un atelier, (..) une buanderie, une boulangerie, une infirmerie, un dortoir pour les menuisiers et pour les ouvriers métallurgistes.»

Extraits du concours organisé par Mémorial: «L'homme dans l'histoire: XX^e siècle» (en russe), texte de trois lycéens de Vorkouta,

Vadim Vafine, Youri Polischouk, Pavel Oulianov, Moscou, Zvenia, 2001, pp. 269-272

*témoignage traduit du russe par Geneviève Piron

Extrait d'un entretien avec Arseni Roginski, historien, spécialiste des mouvements sociaux en Russie, cofondateur et actuel président du comité de l'Association internationale Mémorial*



A. Roginski au camp, 1982. Mémorial

Quel a été votre parcours, vos premiers rapports à la mémoire, aux camps?

Je suis né en 1946 et j'ai passé mes premières années d'enfance au Goulag. Ma mère y avait rejoint mon père, arrêté en 1938, qui avait terminé sa peine en 1944, et qui se trouvait dans un camp en semi-liberté (on ne libérait pas les prisonniers pendant la guerre). Il travaillait dans la zone industrielle d'un camp dans la région d'Arkhangelsk. Nous habitions une petite maison sur ce territoire, entre le camp et la liberté, qui avait ses ateliers, ses restes de barbelés, ses gardiens. Mon père a été arrêté une deuxième fois en 1951, alors que nous étions revenus à la vie normale et habitions dans la région de Leningrad, et cette fois, il n'est pas revenu. (...)

Dans mon enfance, on ne parlait pas des camps. À Leningrad, nous habitions une maison peuplée à moitié d'anciens détenus du Goulag, et, enfant, j'allais dans la cour et je parlais avec les vieilles personnes. Mais leurs récits sur le passé se limitaient à la guerre civile, à l'arrestation des maréchaux, à l'assassinat de Kirov. Ma mère était mette-

teure en scène et elle parlait des pièces de théâtre qu'elle avait montées au camp, je n'ai jamais rien entendu d'autre. De toute évidence, le camp était une réalité dont on ne parlait que dans un cercle très restreint, «entre initiés».

En même temps, le camp était inscrit dans la réalité quotidienne. Tous les matins, quand je me rendais à l'école dans la région de Leningrad, je marchais quatre kilomètres et à mi-chemin, je passais devant une forêt. Je voyais des barbelés, des miradors, et même, dans la petite ville où nous vivions, je voyais passer des prisonniers sous escorte qui se rendaient sur un chantier. Les camps étaient quelque chose de banal, c'est cette banalité qui est terrible. Ils étaient inscrits dans notre vie. Je les ai oubliés au même titre que j'ai oublié ce qu'on me donnait le matin au petit-déjeuner: patates ou bouillie de céréales.

Quel a été votre parcours d'historien, qui vous a conduit à créer Mémorial?

Plusieurs sources m'ont conduit à l'histoire. La première, la plus fondamentale/profonde, est liée au destin de la famille. Ma mère était une juive de Crimée, elle se souvenait des pogroms du début du siècle, elle avait conscience du progrès réel qu'avait amené la révolution d'Octobre en supprimant des injustices sociales de l'époque du tsarisme, comme les zones de Résidence dans lesquelles les juifs étaient forcés de vivre. Dans l'esprit de ma mère, il y avait quelque chose d'inconciliable entre la modernisation, la justice sociale apportée par le régime soviétique et, d'un autre côté, les arrestations de mon père, l'arbitraire au quotidien. Cette réalité contradictoire créait une terrible confusion dans sa tête.

À la mort de Staline, en 1953, j'étais en première primaire. Je n'oublierai jamais l'expression de bonheur qui illuminait le visage de ma mère. Elle pensait que notre malheur allait prendre fin, elle ne savait pas encore que mon père était mort entretemps. (...)

Après le XX^e Congrès du Parti, mon père a été réhabilité, nous avons reçu une attestation de décès. Elle mentionnait que mon père était mort chez nous, d'un infarctus, en 1944, alors qu'il avait été arrêté la deuxième fois en 1951 et que nous ne l'avions jamais revu. Ainsi, il avait été réhabilité pour sa première arrestation, mais pas pour la deuxième. Cet événement m'a terriblement marqué, j'ai compris qu'un homme pouvait disparaître sans laisser de traces, et j'ai pu assister directement à la fabrication du mensonge historique. J'en ai tiré quelque chose d'important pour ma formation d'historien, la conscience du fait que les documents mentent. Plus tard, quand j'ai pu pénétrer dans les archives secrètes du KGB, j'étais armé contre ce phénomène, je savais que les documents officiels pouvaient déformer ou cacher la vérité historique.

Ensuite, j'ai étudié à l'Université de Tartu (Estonie), où j'étais l'élève de Yuri Lotman. Tous mes camarades s'intéressaient à Pouchkine, aux «grands» de son temps, à quelques décebristes célèbres. En étudiant les mémoires de cette période, j'eus de nouveau le sentiment que des milliers de personnes, des gens sans importance qui n'étaient pas des «leaders de leur époque» mais des intellectuels moyens, étaient en réalité les acteurs authentiques de l'histoire. C'était eux qui avaient fait «l'atmosphère de l'époque» mais on les avait effacés.

Puis ce furent les années 1970, la naissance et l'épanouissement des mouvements dissidents, auxquels j'étais lié par mes amis qui écrivaient des lettres pour faire libérer des prisonniers politiques, qui commençaient à publier des bulletins d'information clandestins sur la situation des droits de l'homme en URSS. J'appartiens à la génération dont la maturité politique a eu lieu en 1968, même si ce n'était pas du tout le même 68 que chez vous. J'ai commencé à accompagner cette activité qui se déroulait sous nos yeux d'un travail de documentation d'archives, et parallèlement, à recueillir des témoignages oraux, dont je prenais note, puis que j'enregistrais sur cassette. Dans notre première publication (*Pamiat*, sortie en samizdat en 1974, puis publiée à New York et Paris en 1975), j'écrivais quelque chose de fondateur, qui demeure au centre des activités de Mémorial:

«Le secret historique de notre époque a quelque chose de tout à fait original: ce secret, des millions de personnes le connaissent. (...) C'est paradoxal, mais c'est ainsi, tout homme âgé de plus de 70 ans peut nous révéler des informations extraordinaires qui n'ont jamais été fixées nulle part. Tout homme a été touché par le thème interdit dont il n'est pas censé se souvenir. En pleine lumière, au fin fond de la Sibérie et tout autour de nous, gisent des trésors. Nous possédons des ressources abondantes de mémoire historique.»

Bien sûr, la parution de *L'Archipel du Goulag* en 1974-75 a eu pour nous une signification énorme, il s'agissait d'un modèle du genre, d'une histoire recueillie par des centaines de témoignages qui cherchaient à restaurer la vérité historique et luttait contre le mythe et le mensonge d'État.

De tout cela, j'ai tiré des éléments importants pour l'orientation de Mémorial: la méfiance envers les documents et les mythes officiels, le désir de conserver la mémoire des gens pour restaurer la vérité historique, la conviction qu'un tel travail peut être réalisé par n'importe qui.

Qu'avez-vous trouvé dans les archives secrètes auxquelles vous avez été l'un des premiers à avoir accès au début des années 1990?

Une masse énorme de matériaux! Des ressources innombrables, permettant de comprendre le fonctionnement des mécanismes du pouvoir, et aussi de répondre à des milliers de questions concernant des milliers de destins particuliers.

L'une des questions essentielles que les archives ont révélée concerne les rapports entre les organes du pouvoir, Tcheka-GPOU-NKVD-KGB et le Parti: on sait maintenant que le Parti, en tout cas le sommet de la hiérarchie, était à la tête de tout le processus de la Terreur. C'est une réponse capitale. L'opinion selon laquelle la terreur aurait été quelque chose d'incontrôlé est une légende.

Et cependant, avons-nous pu répondre à la question principale? Avons-nous compris notre passé? Je répondrai ceci: nous avons compris beaucoup de mécanismes mais quelque chose d'essentiel manque encore à notre compréhension. Je ne crois pas que sur ce point, nous ayons été beaucoup plus loin que ma mère, qui cherchait toujours à peser dans son esprit les acquis du régime soviétique et la Terreur. Nous sommes encore dans cette confusion dès qu'il s'agit de porter un jugement sur le passé. Ce qui s'est produit est un processus énorme, complexe et il est difficile de répondre aux problèmes qu'il soulève. Nous en sommes encore au stade de poser la question.

Quel est selon vous, dans la mémoire collective, la portée du fait qu'il n'y a pas eu de jugement de ces crimes d'État, que vous n'ayez pas eu de «Nuremberg»?

Pendant plusieurs décennies, un certain régime a existé dans ce pays et ce régime aurait dû être analysé, faire l'objet d'un examen juridique. Pour cela, il fallait une instance compétente. Or, rien n'a été fait. La seule chose que nous ayons sur le plan du droit est la loi de 1991 sur la réhabilitation des victimes de l'époque stalinienne. Dans le préambule de cette loi, on dit seulement que pendant des années les droits de l'homme ont été violés dans ce pays, que l'État le déplore et ne veut pas que cela se reproduise. C'est tout... et c'est bien maigre.

En 1992, le Tribunal constitutionnel a examiné le cas du Parti communiste d'URSS et nous avons préparé un gros dossier pour l'expertise. Les matériaux que nous avons présentés concernaient les relations entre le Parti et les autres organes du pouvoir, en premier lieu le KGB et les organes exécutifs. Nous espérions que le Tribunal constitutionnel prendrait une décision sur la nature criminelle de cet aspect de l'activité du Parti... en vain. Le Tribunal a estimé que les pièces que nous présentions «étaient des parchemins antiques» et ce travail n'a débouché sur aucune décision juridique. Depuis la glasnost, soit depuis maintenant dix-huit ans, dans un pays aussi énorme qui a compté des millions de victimes, il n'y a pas eu un seul procès. Cette absence de référence, de base juridique empêche de s'appuyer sur quelque chose de ferme: les enseignants n'ont pas de point d'appui pour présenter les faits et permettre aux jeunes générations de s'orienter par rapport au passé. (...)

Ainsi, nous bâtissons notre avenir non seulement sans base intellectuelle mais aussi sans référence juridique, et quel État de droit peut-il se construire sans cela? C'est pour cela que Mémorial a fortement réorienté ses activités depuis quatre ou cinq ans en oeuvrant pour favoriser le développement de la conscience civique, en travaillant avec les jeunes qui sont curieux de connaître notre passé. Comme nous n'avons pas réussi à poser une base juridique au niveau de l'État, nous pensons que cette conscience pourra surgir de la nouvelle génération qui n'a pas été marquée par l'Union soviétique.

Comment le pouvoir actuel considère-t-il vos activités?

Le gouvernement est conservateur, il nous reproche de chercher les taches noires de notre passé. (...) Dans les années 1970, lors d'un interrogatoire, on me disait: «le Parti a condamné tout cela sous Khrouchtchev, et vous, vous ne faites que raviver des plaies anciennes, ce n'est vraiment pas bien.» Aujourd'hui, la relation officielle à ce passé est double, la politique instrumentalise les choses pour plaire à tous et cela n'aide pas à créer des repères. Le président Poutine pose une couronne de fleurs en l'honneur des victimes d'exécutions de masse en Pologne, et le lendemain, il loue la mémoire d'un général qui a commis des exécutions. (...)

Nous devons apprendre à naviguer dans ce contexte, car nous ne voulons pas nous opposer frontalement à l'État et réduire notre activité à une action dans les milieux intellectuels des capitales, nous voulons travailler dans les écoles, les musées, la province. D'un autre côté, nous maintenons une ligne critique, en tâchant de demeurer ouverts au dialogue. Oui, c'est un exercice périlleux.

Croyez-vous qu'il y ait un danger dans le retour à un certain «soviétisme», l'emploi de la langue de bois des années 1930 pour caractériser, par exemple, la lutte contre le terrorisme?

(...) Le terrorisme d'aujourd'hui ressemble à celui des révolutionnaires radicaux du début du siècle, dont le seul but était de déstabiliser, et on fait comme s'il s'agissait d'un phénomène d'État. Mais on ne peut revenir à une situation telle que nous l'avons connue, les gens ont changé, le monde s'est ouvert. La globalisation a bien des défauts, mais elle connaît un aspect particulièrement heureux: l'ouverture. Le monde s'est ouvert et on ne pourra pas le refermer...

En ce qui concerne les «leçons de l'histoire», il y a une chose qui demeure problématique, c'est l'importance de la fonction dans l'histoire de la Terreur. À un poste, un fonctionnaire d'État commettait les pires atrocités. J'ai des documents sur des histoires horribles, des centaines d'hommes exécutés par étranglement, ou dont on a tranché la tête à la hache. Et ce même bourreau, à un autre poste, celui d'exécutant régional, va être un manager industriel efficace et l'usine qu'il a fondée porte toujours son nom... Que faut-il en déduire? Que toute cette histoire ne doit être lue que comme une série d'ordres qui remontent à Staline? C'est, à mon avis, ce genre de questions que les débats sur notre histoire devraient mettre en jeu.

Propos recueillis à Moscou par Geneviève Piron et Thérèse Obrecht, 12 septembre 2003

* Le texte intégral de cette interview traduite par G. Piron est publié dans le catalogue de l'exposition

«QUI NE TRAVAILLE PAS NE MANGE PAS»

Texte et mise en scène de Judith Depaule

Spectacle donné lors du vernissage de l'exposition et le jour suivant à l'Annexe de Conches les 11 et 12 mars 2004 (voir programme page 12)

L'URSS de Staline a développé une force d'oppression sociale inédite, basée sur la classification et l'exclusion des individus, recourant notamment à l'internement dans des camps de travail forcé. Le Goulag, en russe GULAG, est devenu à jamais le symbole de l'empire des camps, de la négation de l'homme et de l'arbitraire. Avec la volonté de contrôler les âmes et les corps, Staline s'interrogea sur un vaste programme de rééducation qui avait l'ambition de transformer chaque détenu en bon citoyen. Le théâtre faisait partie de cette rééducation.

Fruit d'un travail de plusieurs années de recherche, «Qui ne travaille pas ne mange pas», spectacle créé au cours de la saison 2004-2005, visitera le vaste terrain inexploré du théâtre au Goulag. Dans cette perspective, la metteuse en scène Judith Depaule nous propose un prélude: une petite pièce orchestrale de forme libre, introduction au spectacle à venir mais un tout par elle-même. Tour à tour conférence, concert, lecture, projection vidéo, Matériau Goulag 1, pose les prémices de ce que pourrait être une représentation de ce sourire de l'enfermement qu'a été le théâtre dans les camps staliniens, et aborde une question essentielle: comment se fait-il que même dans les situations les plus extrêmes, l'art puisse exister?

«Un, deux, trois, un deux trois! J'étais à la maison. Soudain ça a sonné. C'était de la visite. Un agent, le concierge. Partout ils ont fouillé. Sous le lit, les jouets. Dans tous les oreillers. Après ils sont partis et papa ils ont pris. Un, deux, trois, un deux trois! Ils sont de nouveau là. Partout ils ont fouillé, maman ont emmenée. Ô mon Dieu, Ô mon Dieu, demain ce sera moi».

Judith Depaule

*Auteure d'une thèse en Arts du spectacle sur «Le théâtre dans les camps staliniens», Judith Depaule a de multiples activités théâtrales et collabore avec différentes compagnies. Elle anime aussi un atelier théâtre avec les détenus de la prison de la Santé à Paris. Elle est l'auteure d'un article sur le théâtre au Goulag dans le catalogue de l'exposition.

Théâtre du combinat de charbon. ITL de Vorkouta, début des années 1950. Mémorial



Témoignages recueillis

Lazare CHERECHEVSKI

Poète, traducteur.

Né en 1926. Son passeport porte la mention: «nationalité juive». Arrêté en 1944, sur le front, condamné au titre de l'article 58/10 (agitation antisoviétique) à cinq ans de détention en camp (région de Moscou, Abez en République des Komis, Salekhard) et trois ans de suppression de droits. Réhabilité en 1956.

J'ai été d'abord interné dans les environs de Moscou où se trouvait beaucoup de camps – les détenus y construisaient des maisons, des usines. Il y avait des musiciens et des artistes: un collectif artistique. Ils avaient besoin de quelqu'un qui écrive des textes, qui connaisse la littérature, qui s'occupe du répertoire... Je n'avais jamais vraiment fait de théâtre avant, mais j'écrivais des poèmes, j'étais passionné de littérature.

En 1947-1948, un arrêté déplaça tous les prisonniers politiques de Moscou et de sa région dans le Nord. Notre collectif cessa alors d'exister. Certains d'entre nous se retrouvèrent à la station Petchora de la ligne de chemin de fer Kotlas-Vorkouta, au principal camp de transit. Le théâtre d'Abez¹ y donnait un spectacle. C'était une opérette. Je fus impressionné. Tout y était: l'interprétation, des décors, un orchestre, un chœur et un ballet de qualité. Je n'avais rien vu de pareil au moins depuis avant la guerre. C'est comme si j'étais projeté dans un conte au milieu de la toundra, des fers barbelés, des miradors, des baraquements, au milieu de cette terrible médiocrité, des vestes matelassées déchirées que portent les détenus, de la famine et du froid. Soudain, une oasis: un haut niveau de culture, de théâtre, de musique.

Ayant appris qu'un groupe d'artistes et de musiciens était arrivé de Moscou, la direction du camp nous fit venir au théâtre. Elle avait fondé le théâtre d'Abez, composé à 90% de détenus, pas seulement pour les détenus mais surtout pour les travailleurs libres. Beaucoup de travailleurs libres se retrouvaient sur ces chantiers: chefs, gardes et quelques spécialistes. Et ces gens, pendant les longues nuits polaires, souffraient terriblement d'ennui et d'inactivité. À cette époque, la télévision n'existait pas. Leur seule échappatoire était de se soûler, ce qui entraînait des bagarres, du scandale. Il était nécessaire d'introduire une éclaircie dans cette vie polaire. Le théâtre leur était prioritairement destiné, du moins ses plus importantes réalisations: pièces, opéras et opérettes. Pour eux les spectacles étaient payants, les billets coûtaient relativement cher pour l'époque. Cet argent allait dans les caisses du théâtre. C'est embarrassant à dire, mais le théâtre pouvait se permettre d'acheter des choses.

Les théâtres, qui dépendaient du ministère de l'Intérieur, étaient plutôt bien financés, mieux que les habituels théâtres nationaux et municipaux. Notre théâtre vivait sur l'argent du MVD² imparti à la construction des chemins de fer. Un budget était prévu pour chaque détenu. Le coût d'un détenu était régulièrement calculé: les dépenses pour sa nourriture, son logement, sa surveillance et pour ses besoins culturels. 15 kopecks de l'époque étaient assignés à chaque détenu, ce qui ne représentait pas grand-chose. Mais 15 kopecks multipliés par 100'000 détenus (nous étions environ 100'000 sur le chantier), ça faisait beaucoup d'argent grâce auquel fonctionnait aussi le théâtre. À cela s'ajoutaient les recettes des représentations. Comme le théâtre vivait sur l'argent destiné à l'entretien culturel des détenus, les détenus des camps les plus proches assistaient aussi aux spectacles et un groupe de variété desservait les autres camps. Les jours où les représentations étaient destinées aux détenus, le théâtre était surveillé. Les jours où il n'y avait pas de spectateurs détenus, le théâtre fonctionnait comme un théâtre habituel avec des affiches, des billets, des caissiers... Il fallait divertir les chefs et les gardiens, sinon ils seraient devenus des bêtes et des ivrognes.

Comme le chantier était important et que les détenus devaient travailler bien et vite, ils étaient entretenus et nourris plutôt correctement. Les acteurs étaient encore mieux considérés, ils recevaient même un peu de viande, les chanteurs, du lait. En ces temps de guerre et de famine, ce n'était pas si mal.

Ce théâtre sauva les gens. Nous n'étions pas exemptés des lourds travaux physiques, mais ce n'était pas tout. Le plus terrible était de ne pas travailler selon sa spécialité. Quand on envoyait des savants, des enseignants, des écrivains, des ingénieurs aux travaux généraux, qu'on les obligeait à extraire le charbon, à abattre les arbres et à creuser la terre, ils n'étaient pas faits pour cela. C'était un bagne absurde, sans fondement économique, puisque ceux qui accomplissaient ce travail n'avaient ni la formation requise ni la capacité physique. Ils étaient peu à tenir le coup. Être artiste ou musicien, c'était le salut. Mais qu'un artiste détenu soit coupable de quoi que ce soit aux yeux de la direction, alors il était affecté aux travaux généraux: il devenait bûcheron, mineur, déchargeur.

Les histoires d'amour avec des travailleurs libres ou les femmes et les enfants des chefs étaient considérées comme le pire des crimes. Les recoins du théâtre étaient propices aux rendez-vous amoureux qui pouvaient avoir lieu derrière des décors, dans les loges, les salles de répétitions, les réduits et les débarras.

Quoi qu'il en ait été, nous restions des détenus, et, le matin, nous étions escortés jusqu'au théâtre. La journée nous étions à l'intérieur du bâtiment et des gardes étaient en faction à l'entrée. Quand il y avait des spectacles, nous n'avions pas le droit d'aller au foyer, nous devions être sur scène, dans les coulisses ou les locaux de service.

Notre théâtre avait un haut niveau professionnel. Tous les artistes qui se retrouvaient là y mettaient tout leur enthousiasme, toutes leurs forces spirituelles. Il y avait beaucoup de vrais acteurs professionnels, de musiciens. De manière générale, après la guerre, il y avait beaucoup de représentants des professions artistiques dans les camps. Il y avait aussi des non professionnels, des artistes simplement talentueux, qui participaient aux cercles auto-actifs du camp. Les meilleurs d'entre eux étaient pris au théâtre. Les cercles auto-actifs répétaient le soir après le travail et se produisaient beaucoup plus rarement. Nous, nous répétions tous les jours: le matin, répétition, et le soir, spectacle, comme dans un véritable théâtre permanent.

Nous nous occupions de «rechercher les talents», nous faisons le tour des subdivisions du camp, nous rentrions dans les baraquements et nous demandions s'il y avait des artistes. Nous faisons passer des auditions. Nous repérons les professionnels, mais nous n'avions pas le droit d'emmener directement un détenu au théâtre. Nous notions ses coordonnées: son nom de famille et l'endroit où il travaillait et nous adressions une requête au département éducatif et culturel. La direction s'efforçait d'exécuter nos demandes et de signer un ordre de transfert. Muni de ce papier, un gardien armé d'une mitraillette allait chercher le détenu et le conduisait au théâtre (...)

Suite d'entretiens, octobre-décembre 1997, 21.07.2000, Moscou

¹ Village situé en République des Komis. État-major du camp de Petchora et de la Direction des camps du Nord de construction ferroviaire.

² Ministère de l'Intérieur.

et traduits par Judith Depaule*

Dmitri ZELENKOV

1900-1952.

Décorateur.

Sans formation préalable, il travaille comme constructeur puis comme décorateur dans différents théâtres de Leningrad.

Notamment au Théâtre Maly d'opéra et de ballet.

Il se suicide en camp.

Chère Nina, cela fait longtemps que je ne t'ai pas donné de nouvelles et peut-être, à cause de cela, j'ai été pour toi une source d'inquiétude. Je suis fautif, bien sûr et c'est pourquoi (j'essaie de toutes mes forces de réparer ma faute) je t'écris une longue lettre. La dernière fois que je t'ai écrit c'était encore de l'Oural polaire (d'Abez). Depuis beaucoup de temps a passé, plus d'un an déjà! Et beaucoup de changements et de transformations ont eu lieu dans ma vie. Ils ne sont pas tous joyeux. Voici dans l'ordre:

Au mois de mai de l'année dernière, tout le théâtre avec ses gens et ses biens a déménagé à Igarka. Le voyage, comparé à d'autres, n'a pas été trop fatiguant, malgré les 6000 km qu'il a fallu effectuer au pain dur et à l'eau. Fin juin, nous avons lancé notre saison au théâtre d'Igarka. Les spectacles ont eu beaucoup de succès. Nous (mon assistant et moi) ne sentions plus nos jambes de fatigue à restaurer et transformer les décors pour la nouvelle scène. (...)

Début août le groupe «d'opérette» de notre théâtre a été invité à visiter Norilsk – c'est encore plus au Nord. Un paquebot confortable est venu nous chercher, nous avions avec le chef d'orchestre du théâtre une cabine de première classe, et nous avons remonté l'énisseï plus loin vers le Nord. Le voyage s'est révélé très réussi, nous avons respiré un peu le parfum d'une liberté relative. Je me souviens toujours de ce voyage avec beaucoup de plaisir. Un mois et demi de tournée avec une nourriture excellente, un logement très confortable, du succès auprès du public, les regards pudiques de certaines dames, troublées, apparemment, par mes favoris noirs bouclés, qui, je ne sais pourquoi, frisent de temps à autre, tout cela pris ensemble constitue un matériau agréable pour les souvenirs.

De retour à Igarka, nous ne trouvâmes déjà plus notre moitié dramatique. Ils avaient été transférés à Ermakovo, où un théâtre venait d'être construit, et avaient démarré leur saison. Par les caprices du sort, je devins le principal décorateur du théâtre d'opérette. Nous devons dorénavant donner aussi des spectacles dramatiques. (...)

À côté de ces succès internes l'imminence de quelque chose de désagréable commençait à se faire sentir. Tous étaient d'humeur inquiète. Depuis mon retour de Norilsk je ne me rendais plus dans la zone, je vivais dans mon atelier au théâtre, c'était plus pratique et plus agréable. Je n'aime pas du tout la zone! L'orage s'approchait effectivement et début novembre le premier coup de tonnerre retentit, réduisant en éclats notre théâtre dramatique à Ermakovo. Tous les gens qui tiraient une seconde peine se retrouvèrent aux travaux généraux. Deux jours plus tard la même chose nous arriva. Les solistes d'hier, les coryphées, les *prima donna*, les héros amoureux et les godiches se retrouvèrent travailleurs de la brigade n°x. La voilà la *Splendeur et misère des courtisanes!* Nous avons tous baissé la tête. Je compris que ce n'était que le début des malheurs...

Une nouvelle ère commence... Je suis un des responsables de l'activité amateur (pour la population libre!) au Club du chantier. Les affaires vont couci-couça. Je tiens pour l'instant sur l'autorité que j'ai acquise auparavant. Toute notre organisation file un mauvais coton. Je fais des décors avec les moyens du bord, j'ai le cafard, je rêve de liberté, j'ai mal à l'estomac, je lave mon vieux linge, je lis des poèmes de Tioutchev. Les jours passent...

Le système d'encouragement des «points» ne s'est pas montré très profitable pour moi. Le maximum que je puisse escompter c'est la réduction du temps qui me reste par deux. Je comptais plus...

Je me trouve à la fin de ma neuvième année de détention! Il ne te semble pas que cela fait beaucoup, hein? Chaque année ma réclusion devient plus pénible. Je sens que mes forces s'épuisent, que mon espoir s'éteint. Le plus pénible c'est que je ne peux pas m'habituer aux horreurs qui m'entourent. Je rassemble mes dernières forces, je m'oblige à me raser, je veille à la propreté de mon linge, de façon terriblement obsessionnelle je m'oblige à respecter toutes les règles du savoir-vivre, quoique cela demande un grand effort dans notre situation, car c'est l'unique moyen de se maintenir à un "niveau humain" en plein désarroi moral.

Nos «anciens» disent que beaucoup ont méprisé cela et ont vite dégringolé à l'état de bétail, à leur perte. Je ne voudrais pas sortir ainsi de cette vie. De plus en plus souvent des pensées tragiques me viennent. Je les chasse de toutes mes forces. Je veux m'obliger à croire que l'on peut attendre encore quelque chose. Mais peut-être est-ce simplement l'instinct vital qui plus souvent prend le dessus sur le bon sens.

Chaque jour est plus dur. Il ne me reste pratiquement aucun ami de notre ancien théâtre. Ils ont tous été dispersés dans des directions différentes. Volodia loguelsène est parti. Il a promis d'écrire. La situation au théâtre est précaire. Il faut s'attendre à tout moment à la dispersion. Nous ne sommes pas payés. De façon générale, le climat n'est pas joyeux.

Ma chère Nina, j'attends de toi une lettre détaillée décrivant tous les aspects et les événements de ta vie et de la vie de ta famille. Si tu vois O. L. I. transmets-lui mon salut et demande-lui qu'elle écrive ne serait-ce que quelques lignes. Je ne lui écris pas pour les raisons que tu sais. Je ne peux pas écrire sans le montrer à la direction. (...)

Je crois t'avoir tout écrit. Il me reste à te parler de mon malheur: je suis tombé amoureux! Je ne te décrirai pas tous les détails de cette malheureuse passion, je te dirai seulement que je me suis complètement emmêlé dans les questions d'honneur, de morale et de bon sens. Nos situations sociales et familiales sont à tel point différentes et incompatibles que je suis dans un désespoir complet. Je perds la tête, je fais beaucoup de bêtises qui n'annoncent rien de bon. Il ne me reste plus de forces. Tout tourne autour et le brouillard obscurcit mon cerveau. Dieu! Comme j'ai besoin maintenant de liberté! Je pourrais m'emparer d'un petit bout de mon bonheur! Je te sers contre moi et t'embrasse.

Ton Dima

Salut à Mitia, Katioucha et à tous ceux, qui se souviennent de moi.

Mon adresse: Région de Krasnoïarsk, ville d'Igarka, station d'Ermakovo, B.P. LK, 6/10 (Maison de la culture), à mon nom.

Dernière lettre adressée à sa sœur le 12 juin 1950, conservée à l'association Mémorial de Saint-Petersbourg. Il se suicide peu de temps après.

Iudif SEVERNAÏA

1915-

Actrice en camp.

Arrêtée en 1937 à Moscou, condamnée en vertu de l'article 58/8 (terrorisme antisoviétique) à 10 ans de détention (Ivdel).

Mes parents étaient des communistes convaincus. Papa était, comme on disait alors, un vieux bolchevik. Il était directeur de l'usine de pièces détachées de Toula. Il a été arrêté le 1^{er} janvier 1937, maman en août, et moi en septembre. J'ai été mise dans une cellule avec des femmes de gens très importants: la femme de Rykov, commissaire du peuple, la femme de Soulimov, président du Sovnarkom de RSFSR... J'étais la seule jeune. Quand ils m'ont convoquée pour l'instruction, ils m'ont dit: «tu es accusée de diriger une organisation terroriste de jeunes». Moi, je me suis mise à rire... Ils m'ont dit: «Qu'est-ce que tu as à rire, nous te fusillerons». «Je suis secrétaire du Komsomol à l'institut et vous me dites de ces choses. Je ne peux que rire.» Ils ne m'ont même pas interrogée: ils n'avaient pas besoin de moi, papa avait déjà été fusillé.

Au camp, la seule joie, c'était la brigade d'agitation et les relations privées. Mais il n'était pas permis de se rencontrer, et dès qu'on apprenait que des hommes et des femmes avaient une relation, on les envoyait immédiatement dans des camps différents pour qu'ils ne se voient plus. J'ai été deux ans avec le père de mon fils, parce que nous travaillions dans la même brigade dans la forêt. Sa brigade était considérée comme la meilleure du camp, comme une brigade stakhanoviste, elle remplissait le plan à 200-250%. C'étaient de jeunes gars, la moitié d'entre eux des étudiants du KVJD¹, et l'autre moitié des kolkhoziens ukrainiens. Le matin, ils recevaient leur ration (900 gr de pain pour une journée de travail), ils allaient atteler les chevaux et la moitié de leur ration, ils la donnaient aux chevaux, ils nourrissaient les chevaux pour qu'ils ne tombent pas. Le père de mon fils, il a dit au chef du camp: «si vous nous séparez, je quitte la brigade et je ne travaille plus». Pourtant il était interdit d'avoir des relations, il n'y avait nulle part où se rencontrer.

Quand je suis tombée enceinte, je travaillais dans la forêt, on me transportait évanouie de la forêt. En 1941-1942, ça allait mal partout, c'était la guerre. Nous mangions de la lavasse: de la farine grise sans sel avec de l'eau. Ou de la soupe d'orties. Bien sûr, mon mari de camp essayait de se procurer de la nourriture, ne serait-ce qu'un petit quelque chose. Maman nous envoyait des paquets. Des fois, je m'évanouissais. Mais mon fils est né avec 3,800 kg et 55 cm. Maintenant c'est un grand psychiatre pour enfants.

Après sa naissance, j'ai travaillé à la crèche pour être avec lui. Quand mon fils a eu deux ans et demi, je suis allé travailler à la pharmacie qui se trouvait en dehors de la zone. La crèche, elle, se trouvait dans la zone. Mon fils se rend au poste de garde et frappe: «Laissez-moi aller voir maman», ils lui ouvrent et je vois mon petit qui arrive. Ensuite il retourne dans la zone, il frappe et il dit: «Laissez-moi rentrer à la maison, laissez-moi rentrer à la maison». Ils lui ouvrent les portes, il rentre et ils referment derrière lui. Le baraquement des enfants était là, ni herbe, ni fleur, ni oiseau, ni chats, seulement des miradors, c'est tout, rien. (...)

Ma mère a vécu 22 ans au Kazakhstan. Quand j'ai été libérée en 1947, on ne pouvait aller nulle part. On recevait un passeport sans le droit de vivre dans les grandes villes. J'ai alors rejoint maman au Kazakhstan. Nous sommes revenues dans notre appartement à Moscou au bout de 22 ans. Il fallait reprendre toute notre vie à zéro, on nous avait tout confisqué, tout, tout pris, on ne nous avait rien laissé. On nous a donné un tout petit peu d'argent pour ce qu'on nous avait confisqué, mais le plus terrible c'est que papa n'était plus là. Avec maman, ils formaient un couple de vrais communistes.

Je suis de nouveau entrée au Parti et j'ai cru jusqu'au dernier moment que le Parti n'était coupable de rien. Ce n'est qu'en 1991 que nous avons commencé à apprendre la véritable vérité, ce qu'avait été la Terreur, à quel point le Parti était coupable. Jusqu'à aujourd'hui le Parti ne s'est pas excusé, n'a pas fait acte de repentir. Selon la loi, nous étions tous en droit de réclamer une réparation morale et matérielle. Mais à l'époque on ne nous prenait pas au travail, à l'université, les gens avaient leur vie brisée.

Interview réalisée le 25.10.1997 à Moscou

¹ Ligne de chemin de fer entre la Sibérie orientale et Vladivostok construite par la Russie de 1897 à 1903.



Marilyn Monroe, version Goulag. I.T.L. de Yorkouta, début des années 1950. Mémorial



Yvonne Bovard et son violon avant son départ pour l'URSS. Coll. privée

Yvonne Bovard, Genevoise déportée en Sibérie*

Yvonne Bovard, née en 1902, violoniste diplômée du Conservatoire de Genève, faisait partie des milliers d'étrangers, emportés dans la glaciation stalinienne. Arrêtée en novembre 1940, elle s'est retrouvée au Goulag sans raison, peu après son fiancé d'origine polonaise, Mark Schalks, qu'elle avait suivi à Moscou en 1936, par amour plus que par engagement politique. Elle avait «la fibre à gauche», certes, et considérait l'Union soviétique comme le dernier rempart contre la barbarie fasciste et comme le pays d'avenir qu'il fallait soutenir coûte que coûte.

Dans une lettre à son amie, la pianiste Odette Walter, elle décrivait son emploi au service français de Radio Moscou: «Comprends-tu, en URSS, il n'y a plus de patrons pour lesquels on se tue au travail. L'exploitation de l'homme par l'homme est virtuellement liquidée. Les chefs, Lénine et tous ceux qui ont la responsabilité de ce pays, sont magnifiques de force, de courage et d'intelligence.» Une semaine plus tard débute le premier Procès de Moscou. Seize responsables du Parti communiste seront traités de «chargés puantes» et fusillés.

Son optimisme reste pourtant intact en 1937. Alors que la Grande Terreur s'installe à Moscou, elle écrit que la guerre d'Espagne ravive le souvenir de la guerre civile russe et se dit «encore plus émerveillée de toutes les réalisations qui s'accomplissent au pays des Soviets.» Le 1^{er} novembre 1940, après l'arrestation de son fiancé, Yvonne Bovard expédie une carte postale laconique pour décrire Moscou prise dans les glaces, ajoutant: «Tout va très bien pour moi.» Puis, ce sera le silence jusqu'à la fin de la guerre. Yvonne fut condamnée à 5 ans de travaux forcés. Elle construira des routes et coupera des arbres dans des camps le long du Transsibérien. Sa famille et ses amis genevois apprendront par voie indirecte son arrestation deux ans plus tard et recevront de ses nouvelles à la Libération quand elle manifeste son envie de rentrer dans la mère patrie.

Bien qu'elle ait purgé sa peine, elle restera en relégation à Ienisseïsk, une bourgade au bord du fleuve Ienisseï. Le quotidien y est si rude qu'Yvonne s'adresse au Ministère de la Sécurité d'État: «On ne me propose que du travail physique. J'ai 47 ans, je suis faible et incapable d'accomplir un lourd travail. Que vais-je devenir, étrangère, exilée, seule sans l'aide de personne?» En 1953 – à peine Staline enterré – elle demande l'autorisation de quitter l'URSS. À son arrivée en Suisse, elle refuse de faire le récit de sa captivité. Interrogée au Ministère public de la Confédération, elle ne reniera pas sa sympathie pour le régime soviétique s'estimant heureuse d'avoir pu passer les années de guerre en Sibérie, à l'abri des bombardements et dans un climat si revigorant!

Critiquer l'URSS n'était pas dans l'air du temps à une époque où le discours dominant de la gauche était communiste et totalitaire dans nos pays et Yvonne Bovard n'était pas prête à renier les «idées magnifiques» auxquelles elle avait cru. Elle ne touchera plus son violon et gardera le silence jusqu'à sa mort, en 1984. Mais qui aurait pu comprendre son destin et l'abîme de sa désillusion?

Thérèse Obrecht

Le film documentaire réalisé par Daniel Künzi, Yvonne Bovard, déportée en Sibérie, prix spécial du jury au Festival international du Film de Moscou 1998, sera diffusé dans le cadre de l'exposition

**Daniel Künzi et Thérèse Obrecht retracent d'une façon plus détaillée la vie d'Yvonne Bovard dans le catalogue de l'exposition*

Mieczyslaw Falkowski un rescapé du Goulag qui vit à Genève



Avec Halina, sa future épouse. Varsovie 1945

«Le Goulag est une école de la vie inoubliable; il a forgé mon caractère,» sourit M. Falkowski, un octogénaire en pleine forme, alerte et gai, qui a visiblement su transformer son expérience terrible en force vitale! Son destin a basculé en ce jour d'août 1939, à Varsovie, quand il prit congé de son père, appelé sous les drapeaux. Le lendemain, la guerre éclate et les premières bombes tombent sur la Pologne. Mieczyslaw a 18 ans et allait partir pour Nancy, en France, pour y étudier la médecine. Les événements en décident autrement: pour fuir l'avancée nazie, il quitte Varsovie à pied pour se rendre à l'Est, à travers les lignes allemandes, jusqu'à Lvov, en Ukraine. Il s'inscrit à la faculté de médecine mais est rapidement exclu en tant que «réfugié de l'ouest». Puis,

vivant chez un oncle à Bialystok, il fréquente brièvement l'Institut de pharmacologie, avant d'en être renvoyé, parce qu'il refuse d'adopter la citoyenneté soviétique!

La guerre le rattrape en 1940: avec de nombreux autres réfugiés, Mieczyslaw est raflé et mis sur un train en direction du Nord-Est: trente jours de voyage dans un wagon étouffant, la faim, la soif, la promiscuité et pas la moindre idée de la destination! Le dernier bout du trajet se fait en barque dans des conditions plus horribles encore, jusqu'à l'arrivée à Oukhta, capitale de la République des Komis, où des camps de travaux forcés sont construits autour des gisements pétroliers tout juste découverts. Le jeune homme y vit le quotidien ordinaire du zek: il traverse l'hiver à -50 degrés, se fait dévorer par les moustiques en été, découvre l'enfer du cachot et apprend vite tous les jurons de la langue russe! Et surtout, il comprend que les criminels font la loi au Goulag et qu'il vaut mieux être en bons termes avec eux, si on a envie de survivre.

Comment l'être humain peut-il survivre à toutes ces abominations? «Le sentiment d'être condamné injustement et donc, qu'on s'en sortirait forcément, était un puissant moteur de survie, répond M. Falkowski, et puis, je n'étais pas seul, je vivais dans une sorte d'URSS en miniature, il n'y avait pas seulement beaucoup de Russes mais de gens de toutes les nationalités. Ensuite, face à la mort, on trouve des forces insoupçonnées, mais ce qu'il faut surtout, c'est de la chance!» La chance d'être blessé lui a ainsi sauvé la vie, puisqu'il était traité par un chirurgien polonais qui

faisait tout pour le faire guérir. La chance encore quand d'autres zeks partageaient leur ration avec lui ou manifestaient leur humanité. La chance inouïe enfin, quand, en novembre 1941, les détenus polonais étaient libérés avant d'avoir purgé leur peine, au moment où le gouvernement polonais en exil renouait les relations diplomatiques avec Moscou et que se formait une armée polonaise, en URSS, pour combattre la Wehrmacht aux côtés de l'Armée rouge.

Après sa libération, Mieczyslaw est d'abord envoyé en relégation à Omsk où il travaille durement dans des kolkhozes, souffrant de la faim en permanence. En 1943 seulement, il devient soldat au sein de la 1^{ère} division polonaise avec laquelle il avance à travers la Biélorussie et l'Ukraine, assiste à la libération de Varsovie, détruite par les nazis – il y retrouvera l'appartement en ruine de ses parents! – puis ira jusqu'à Berlin, en 1945. De toute cette période, il garde une admiration pour le peuple russe, dont une grande partie était non seulement condamnée arbitrairement et envoyée au Goulag, comme lui, mais dont les soldats se sont battus héroïquement au front, souvent utilisés simplement comme chair à canon...

De retour à Varsovie, la paix revenue, il se marie avec Halina et fait des études de droit et sciences politiques, vivant dans des conditions précaires. Grâce au soutien aux invalides de guerre, il est traité à l'hôpital de l'Île, à Berne, en 1948. Travaillant aux éditions scientifiques polonaises PWN, il reçoit une bourse de l'Institut de Hautes études internationales de Genève et y obtiendra un doctorat ès sciences politiques en 1966. Mais à son retour en Pologne, sa conviction obstinée que la Pologne doit choisir un autre chemin que la soviétisation pure et simple, lui rend la vie impossible et lui vaut de tomber en disgrâce. Mais la chance lui sourit encore une fois, quand, en 1969, il obtient le droit d'émigrer, notamment avec le soutien des amitiés tissées à IUHEI. Il s'installera à Genève avec sa femme et sa fille et travaillera pendant presque vingt ans, comme collaborateur scientifique au rectorat de l'Université de Genève.

L'année dernière, Mieczyslaw Falkowski est retourné dans la République des Komis, en compagnie de Daniel Künzi qui a réalisé un film documentaire sur son «itinéraire forcé» (titre de son autobiographie, parue aux éditions Passé Présent, 1995). «C'était aussi émouvant qu'inespéré, dit-il, mais on n'y voit plus rien!» Sur la ligne ferroviaire qu'il avait contribué à construire comme zek, il y a aujourd'hui des citernes monumentales à perte de vue, car Oukhta est devenu un grand centre pétrolier subventionné par Gazprom, le conglomérat géant du gaz et du pétrole russes. Sur le chantier pétrolier, il a cependant reconnu sans peine le vieux réflexe des gardes-chiourmes soviétiques, quand la direction a interdit d'entrée l'ancien zek Falkowski! D'ailleurs, faisant toujours bien la distinction entre le pouvoir et le peuple russes, il estime aujourd'hui que le Goulag a été démantelé non pas grâce au grand cœur de Khrouchtchev, mais parce que tout le système de l'industrie pénitentiaire – théoriquement source permanente de travailleurs gratuits – n'était tout simplement pas rentable.

Propos recueillis à Genève par Thérèse Obrecht, janvier 2004



Le documentaire réalisé par Daniel Künzi sur M. Falkowski Après le Goulag. Mieczyslaw Falkowski, un destin (52mn) sera projeté en première mondiale à l'Annexe de Conches le vendredi 12 mars 2004 à 20h. Des conférences-débats seront par ailleurs organisées dans les collèges et cycles genevois, en présence de M. Falkowski.

Après le Goulag Mieczyslaw Falkowski, un destin

Né à Varsovie en 1921, Mieczyslaw Falkowski a dû quitter sa ville natale lors de l'invasion allemande en 1939. En fuyant à l'Est, il s'est jeté dans les griffes des troupes soviétiques qui attaquent à leur tour la Pologne. Comme une centaine de milliers de Polonais, Falkowski a été déporté. Après un voyage interminable, il a été emprisonné dans un Goulag de la République des Komis, près du Grand Nord.

Soixante ans après sa détention, Falkowski est retourné visiter les lieux de sa détention, et retrouver d'anciens détenus.

Documentaire de 52 minutes – Réalisation Daniel Künzi – Société Productions Maison

ZONA

Camps de prisonniers en Sibérie

Une exposition de photographies de Carl de Keyzer
au Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (17 mars – 18 juillet 2004)

Que sont devenus les goulags?

C'est très simple, presque trop simple: ces lieux de relégation de l'individu, ces espaces de neutralisation de la pensée dissidente ont été reconvertis en prisons de droit commun, *zona* en argot russe.

Le goulag recyclé dans la tôle.

C'est ainsi que la région de Krasnoïarsk, en Sibérie, abrite aujourd'hui 135 camps de prisonniers sur un territoire aussi grand que l'Europe, mais doté d'un climat autrement plus rigoureux. Selon des chiffres récents, le nombre de détenus pour l'ensemble de la Russie serait légèrement supérieur à un million, contre 12 millions dans les années 50.

Mais quelle est donc la différence entre le Goulag d'hier et les tôle d'aujourd'hui? Cette question hante le parcours photographique de Carl de Keyzer, artiste belge qui a visité 35 de ces prisons au cours de plusieurs voyages effectués entre 2000 et 2002. Et c'est tout l'art du photographe de proposer un point de vue qui creuse la question plutôt qu'il n'y répond.

De Keyzer a 45 ans. Il a donc lu Soljenitsyne et n'ignore rien des circonstances atroces dans lesquelles des millions de vies ont été broyées par le Goulag sous la dictature soviétique. Comme tous ceux de sa génération, le photographe s'était représenté l'univers concentrationnaire dessiné par Staline: paysages infiniment gris sous un ciel baveux, neige sale, silhouettes faméliques, regards vides.

Mais ce qu'il nous donne à voir est souvent bien différent.

Ce que j'ai vu en arrivant était très surprenant. (...) J'avais une idée de noir et blanc, de photographies obscures, de torture. Mais le camp lui-même ressemble à une sorte de Disneyland. Vous entrez par un portail décoré de soldats en métal fabriqués par les prisonniers; des fresques gigantesques, reproductions d'œuvres russes célèbres, représentent des scènes du Moyen âge voire plus anciennes; à l'entrée, il y a aussi un énorme train à vapeur qui surplombe le portail, un moulin à vent en bois, un Don Quichotte, une pyramide égyptienne. (...) On aurait dit l'entrée d'un parc d'attractions bon marché.

Pour représenter ces camps de prisonniers, de Keyzer se sert de la couleur. Et le bleu s'impose. Bleu, les murs fraîchement repeints, le grillage des cellules, la robe d'une enseignante qui descend l'escalier parmi les détenus. Bleu, par-dessus tout, le ciel d'été en Sibérie, qui sert de décor à des scènes idylliques, dignes des clichés montrant les premiers congés payés en Europe : baignades en rivière ou concours de gymnastique en plein air.

Drôle de prison, s'offusquera-t-on de prime abord, ne sommes-nous pas victimes d'une mise en scène? Bien sûr, de Keyzer a été « accompagné » au cours de ses pérégrinations et il ne cache pas certains arrangements avec la réalité.

Une fois, j'ai vu un court de tennis. J'ai demandé pour qui c'était. Les prisonniers, ont-ils dit, en cherchant aussitôt deux prisonniers qui pourraient jouer. Ensuite, il a fallu trouver des raquettes, ça a pris encore une demi-heure. Ils semblaient contents comme ça. J'ai demandé où étaient les balles, mais même après une heure de recherche, ils n'en avaient pas trouvée. Donc nous voici dans cette scène ridicule où je photographie deux prisonniers qui font semblant de jouer au tennis sans balle. C'était une scène de mime assez folle.

Chercher dans l'image la balle qui manque. C'est cet effort que de Keyzer nous invite à fournir, sous peine de passer à côté de l'essentiel. Une façon de rendre le spectateur intelligent, car très vite une succession de détails transforme notre regard: l'ennui des corps qui errent en arrière-plan, les yeux vides, les épaules voûtées, le capharnaüm qui règne au dehors, tas de gravats, murs éventrés, tuyaux rouillés; la mauvaise tambouille qui refroidit dans les écuelles, l'officier à peine caché derrière un rideau en attendant que la photo soit prise.

Ces photographies ne répondent pas à toutes les questions que l'on se pose. Pourquoi sont-ils détenus? Ont-ils la moindre chance d'en sortir? Elles nous font connaître un quotidien qui tranche singulièrement avec la conception que l'on peut avoir de la détention, que ce soit chez nous ou dans la zona en Sibérie.

Anne Brüscheweiler



© Carl de Keyzer / Magnum Photos. I.K. 27 Krasnoïarsk. Les prisonniers dorment à l'extérieur pendant que les dortoirs sont repeints



© Carl de Keyzer / Magnum Photos. I.K. 27 Krasnoïarsk. Déjeuner

Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge

17, avenue de la Paix - 1202 Genève - Tel: 022 748 95 25 - www.micr.org

Ouvert de 10h à 17h, sauf le mardi

Goulag, le peuple des zeks

sous la direction de Geneviève Piron

Genève/Gollion: Musée d'ethnographie de Genève/InFolio éditions

23 x 28 cm, 160 pages, env. 200 photos n/b et couleur

Prix Fr. 39 / € 26 (port en sus)

ISBN 2-88474-107-0

À commander au Musée d'ethnographie, case postale 191, 1211 Genève 8
ou par tél. 41 22 418 45 44 ou par fax 41 22 418 45 51 - e-mail: musee.ethno@ville-ge.ch

Sommaire:

Introduction - *G. Piron*

Exposition: «Goulag, le peuple des zeks» - *Vladimir Doukelski*

Entretien: avec Arseni Roginski, fondateur et président de Mémorial, Moscou

Entretien: avec Georges Nivat, professeur, Genève

Des seuils mouvants et des limites infranchissables - *Geneviève Piron*

Goulag et Shoah: si semblables et si différents - *Anne Applebaum*

La mémoire mutilée: la Russie et le Goulag - *Maria Ferretti*

Abolir le temps. Comment représenter la détention? Comment représenter le Goulag? - *Laurent Gervereau*

Les camps dans les manuels d'histoire russes: reconnaissance et occultation - *Wladimir Berelowitch*

Théâtre au Goulag - *Judith Depaule*

Le geste contre la parole: le Comité international de la Croix-Rouge et le Goulag (1921-1950)
- *Irène Hermann et Daniel Palmieri*

Requiem pour une violoniste - *Daniel Kunzi et Thérèse Obrecht*



Exprimer l'indicible

Occulté pendant des décennies et révélé par la littérature, l'univers du Goulag a peu à peu été dévoilé au monde depuis la perestroïka. Ce mode d'enfermement à l'échelle d'un continent a meurtri des millions d'hommes et de femmes, embarqués de force dans des chantiers titanesques, pour le progrès de l'homme et de l'URSS. Après des années de censure, le voile s'est déchiré; les photos de propagande sont démasquées et les objets transmis par les familles ou recueillis dans les camps, ultimes vestiges d'un monde où chacun était au bord de la survie, donnent sobrement la mesure de cette réalité tragique.

Ce livre, centré sur le «matériau humain» qui servait de rouage au système des camps soviétiques, pose un regard d'ethnologue sur la question de l'enfermement dans la société contemporaine. Comme l'exposition du Musée d'ethnographie de Genève qu'il accompagne, il montre non seulement les photos mises en scène des rapports officiels, mais laisse également voir l'horreur du quotidien en présentant le Goulag de l'intérieur, avec des documents d'archives et des témoignages de «zeks», ces détenus, paysans, ouvriers, artistes, intellectuels. La souffrance de la vie au camp, la répétition des

corvées et des privations, la hiérarchie et les règles de cette société dans la société, transparaissent à travers les documents personnels, lettres, dessins, échappés de la censure et qui font état de la résistance des prisonniers pour survivre au temps fini de la captivité et exprimer l'indicible.

Plusieurs articles et interviews soulignent certains paradoxes de cette page tragique, source de questionnement toujours actuelle. Au-delà de la frontière tenue entre zone et liberté, ils mettent à jour comment cette machine à broyer l'humain s'est mise en place, comment le mensonge s'est érigé en mythe étatique jusqu'à manipuler la mémoire d'un peuple et à fermer les yeux de ses voisins, comment les arts devaient rééduquer le citoyen.

En annexe, une chronologie et des cartes détaillées esquissent l'étendue de la production du Goulag et font apparaître la variété et l'ampleur du phénomène concentrationnaire soviétique.

Geneviève Perret

Voyage au pays du Goulag

Un petit livre présentant les textes de l'exposition de façon simplifiée et illustrée par Bertola est publié à l'intention des jeunes et des enseignants qui visiteront l'exposition.



Deux soirées sont organisées à l'Université, Uni Dufour, auditorio Rouiller les 21 et 22 avril 2004 à 18h30 (avec interprétation simultanée)

MERCREDI 21 AVRIL À 18H30

«Écrire l'histoire du Goulag»

avec:

Nicolas Werth, CNRS, IHTP (Paris)

Sergueï Zhuravlev, Institut d'Histoire de la Russie, (Moscou)

Arseni Roginski, Mémorial (Moscou)

modérateur: Wladimir Berelowitch, EHESS, Faculté des Lettres (Genève)

Pendant des décennies, les recherches libres sur le Goulag étaient impossibles en URSS et des documents essentiels, comme les archives officielles de l'administration, étaient inaccessibles. Dès 1991, l'ouverture partielle des archives, la parution et la diffusion d'innombrables témoignages ont fait entrer l'historiographie du Goulag dans une phase nouvelle. Les historiens invités, russes et français, raconteront le parcours du chercheur face à ces différentes sources. Comment et dans quelles limites elles permettent de répondre aux questions générales et particulières, de retracer les liens entre le sommet et la base, de comprendre le fonctionnement administratif et économique du Goulag, de suivre des destins personnels. La soirée donnera au public un aperçu de la façon dont s'écrit, au quotidien, cette page complexe de l'histoire liée aux grandes questions du siècle.

JEUDI 22 AVRIL À 18H30

«Dire le Goulag: l'art et la littérature»

avec:

Georges Nivat, professeur, RIG (Genève)

Liouba Jurgenson, chercheur, romancière (Paris)

Semen Vilenski, écrivain (Moscou)

modérateur: Jean-Philippe Jaccard, Faculté des Lettres (Genève)

La littérature des ex-détenus du Goulag, outre le rôle historique qu'elle a pu jouer dans l'histoire de la révélation et de la connaissance du système des camps soviétiques, est marquée par une dimension philosophique et un esprit de résistance particuliers. Littérature-témoin, elle est la première source exposant les particularités du monde concentrationnaire soviétique, la dureté de la vie aux limites de la civilisation, la dégradation morale des détenus, la survie au quotidien. Littérature-philosophie, elle réfléchit les questions du mal et de la nature humaine, et esquisse même une nou-

velle forme d'anthropologie. Partant des œuvres «classiques» et abordant des textes méconnus du grand public, les participants de cette soirée tenteront de répondre aux questions liées à l'expérience du Goulag, aux limites de sa représentation, à son impact dans la culture d'aujourd'hui.

Une journée de conférence et ateliers est organisée à l'Institut universitaire de hautes études internationales à l'auditorium Jacques Freymond (Centre William Rappard) le 23 avril 2004

VENDREDI 23 AVRIL DÈS 10H

Organisée par le cHersA (Centre d'historiographie et de recherche sur les sources audiovisuelles), une journée de conférences et ateliers sera consacrée à l'analyse et au décodage des images du Goulag, étroitement liées à la propagande.

10h15-12h: Conférence de Laurent Gervereau:

«Abolir le temps. Comment représenter la détention? Comment représenter le Goulag?»

12h-14h: Pause repas, libre-service cafétéria (aux frais des participants)

14h-17h: Ateliers pratiques sur inscriptions:

«Comment se représente-t-on le Goulag en 2004, à Genève?»

Pour traiter ce thème, 5 ateliers pratiques seront animés par des professionnels:

- atelier écriture
- atelier dessin (caricatures, tags, peintures)
- atelier vidéo (discussions sur la réalisation d'un documentaire sur le Goulag et interviews filmées d'une minute sur la représentation du Goulag chez les participants)
- 2 ateliers photos (un sur la manipulation et un autre sur le langage)

Chaque atelier accueillera 15 participants au maximum.

Inscription préalable obligatoire, sur le site internet de HEI, en précisant quel atelier on choisit. Date limite des inscriptions: 1^{er} avril 2004.

17h-18h: Présentation des résultats des ateliers

18h15: Visionnement du documentaire de Daniel Künzi ensuite discussion libre avec M. Falkowski, témoin du Goulag.

LE PREMIER MENSONGE EST LÀ, DANS UNE PAIX ET UNE BEAUTÉ OBSCÈNES

(...) Pour les esclaves du Goulag, un trouble premier apparaît. En effet, ces photos de Rodchenko ou de Kloutsis qui exaltent dans les années 1930 l'effort collectif des travailleurs et des sportifs, se décalquent dans la vue en contre-plongée de prisonniers versant le contenu de leur brouette. Un identique effet esthétique (contre-jour, contre-plongée) rend sculpturaux des personnages exemplaires oeuvrant pour le Belomorkanal. Là, il n'est plus question de détention, mais de don de soi.

Voilà le grand hiatus des photos du Goulag. Elles n'expriment ni enfermement, ni souffrance, tout au plus la fatigue d'un travail quotidien dur. Mais même cette fatigue peut être lue comme le signe du courage volontaire de celles et ceux qui s'abandonnent pour le bien commun à travers la réalisation de grands travaux.

(...) Pour le Goulag, nous sommes dans un après fermeture, un après disparition des traces, si ce ne sont que des morceaux dérisoires. Donc, une phase a été occultée. Totalement occultée: celle de l'horreur.

Donc nous raccrochons nos yeux à de petites scènes que nous surinterprétons. Ainsi ces quelques personnes faisant la queue à un guichet de soupe, subissant les nombreuses consignes placardées sur le baraquement. Plus terribles sont les zeks du camp de travail correctif de Privolski. Ils se présentent en pyjamas clairs, uniforme humiliant les identifiant, les séparant de la population normale, les posant en situation de précarité, comme s'ils étaient en instance d'être nus, d'être au plus vulnérable, malades de la société. Là, la détention n'est plus niable, ni l'assimilation, à cause de leur maigreur, aux camps nazis. Ils sont pieds nus, ce sont des fantômes à l'écart de la vie, rabaissés et volontairement indifférenciés, car leur personne n'importe plus, chair numérotée à creuser.

(...) Plus encore que les camps nazis, le Goulag nous invite à saisir la dichotomie entre l'événement et sa figuration. Dans certaines situations, la pauvreté des vues demeure un déficit nécessaire.

Si nous recevons le monde grâce à son double imagé, parfois seuls les récits, provoquant nos images mentales, parviennent à restituer l'invivable devenu invisible.

Laurent Gervereau*

* Les extraits présentés ici sont tirés de l'article de Laurent Gervereau sur la manipulation des images de la détention, publié dans le catalogue de l'exposition.



Travail de creusement.
Photo Alexandre Rodchenko. Belomorkanal, 1932. GARF

Détenus exténués au repos. I.T.L. Privoljski, 1944. GARF

GOULAG, LE PEUPLE DES ZEKES

EXPOSITION

12 MARS 2004 - 2 JANVIER 2005

Musée d'ethnographie – Annexe de Conches

7, ch. Calandrini - 1231 Conches
tél. 41 22 346 01 25Ouvert ma-ve 13h-17h, sa-di 10h-17h,
lundi ferméEntrée gratuite le premier dimanche de chaque
mois (comme les autres musées de la Ville de
Genève)

Visites commentées publiques à 11 heures

Dimanches 21 mars, 25 avril, 23 mai, 13 juin

Visites commentées pour groupes

sur réservation - tél. 41 22 346 01 25

VERNISSAGE LE JEUDI 11 MARS À 18H

Suivi du spectacle

«Qui ne travaille pas, ne mange pas» (50mn)
de Judith Depaule.Cette «lecture en musique» aborde une ques-
tion essentielle: comment l'art peut-il exister,
même dans les situations les plus extrêmes?
(voir page 6)

LE VENDREDI 12 MARS À 19H

Reprise du spectacle «Qui ne travaille pas, ne
mange pas» et projection en première mondiale
du film «Après le Goulag, Mieczyslaw
Falkowski: un destin» (52mn) de Daniel Künzi.
Soixante ans plus tard, M. Falkowski retourne
visiter les lieux de sa détention et retrouve
d'anciens détenus. Projection en présence de
M. Falkowski et du réalisateur.Déjeuner des petits, «Maison du nouveau-né».
ITL de lagry (Région d'Arkhangelsk), 1944. GARF

CONFÉRENCES

MERCREDI 21 ET JEUDI 22 AVRIL 2004 À 18 H 30

Université de Genève

(Uni-Dufour, auditoire Rouiller)

VENDREDI 23 AVRIL 2004 DÈS 10 H

Institut universitaire
de hautes études internationalesAuditorium Jacques Freymond
(Centre William Rappard)

«ÉCRIRE L'HISTOIRE DU GOULAG»

«DIRE LE GOULAG: L'ART ET LA LITTÉRATURE»

Les débats seront dirigés respectivement par
MM. Wladimir Berelowitch et Georges Nivat.
(voir programme complet page 11)Une journée de conférences et ateliers sera
consacrée à l'analyse et au décodage des
images du Goulag, étroitement liées à la propa-
gande, avec la participation de L. Gervereau.
(voir programme complet page 11)

SPECTACLES

AUTOMNE 2004

Théâtre Saint-Gervais Genève

«QUI NE TRAVAILLE PAS, NE MANGE PAS»

Reprise dans son intégralité du spectacle de
Judith Depaule.Ces représentations seront accompagnées de
projections cinématographiques et de débats.

«CINÉMA RUSSE»

Une semaine de cinéma russe est prévue, à la
Cinémathèque de Lausanne et au CAC Genève.
Le programme complet de ces manifestations
pourra être consulté prochainement sur notre
site: www.expo-goulag.ch

OUVERT TOUS LES DIMANCHES DE 14H À 18H, ENTRÉE LIBRE

LE MUSÉE S'EMBALLE

Programme mars 2004
DERNIERS DIMANCHES dès 14 h 00FERMÉ LA SEMAINE
ACCÈS À LA BIBLIOTHÈQUE DU LUNDI AU VENDREDI DE 10H À 13HLes travaux liés au déménagement des collections du Musée d'ethnographie et à leur installation
dans un dépôt sécurisé se poursuivront jusqu'en juin 2004.Le public a pu prendre connaissance, dimanche après dimanche, dans le cadre d'un programme
intitulé «Le Musée s'emballe» de la complexité et de l'avancement de ce grand chantier. Ces ren-
dez-vous hebdomadaires se termineront avec l'arrivée du printemps, dimanche 21 mars 2004.

7 MARS

Le Musée s'emballe pour les piqués de la Tarentule, en collaboration avec la Fondation Louis Jeantet
et le Festival Black Movie.14h00: musique avec Pizzicamore: Sonia Zanier (chant, percussions), Paolo Zebolino (vielle à roue,
bouzouki, violon), Rodrigo De Stefanis (guitare, guitare baroque, harmonica, tambourins)
et Stefania Nuzzo (chant, tambourins).15h00: La «danse de l'araignée»: possession, religion et guérison. Le tarentulisme en Italie du Sud,
entre mythes et réalités, présentation: par Salvatore Bevilacqua et Gino di Mitri. Discussion
et extraits de films.Est-ce que ça pique? Présentation commentée de quelques spécimens.
Jeu de piste pour les enfants17h00: Kodou, un film d'Ababacar Samb Makharam, Sénégal, 1971, fic, 89', vo-st fr. Projection
organisée par Black Movie, suivie d'une discussion avec le public

14 ET 21 MARS

Le Musée s'emballe pour «L'Art et les Enfants».

L'Art et les Enfants est un organe de médiation culturelle qui permet aux enfants de l'école primaire
genevoise de se familiariser avec la vie artistique de leur ville en visitant des expositions, en assis-
tant à des concerts, ainsi qu'en faisant l'expérience, sous la guidance d'artistes chevronnés, de la
création en arts plastiques. À l'occasion du dixième anniversaire de l'Art et les Enfants, le Musée
d'ethnographie accueillera des ateliers ouverts au grand public et mettra à disposition des ani-
mateurs certains objets de ses collections, qui serviront ainsi de source d'inspiration aux partici-
pants aux ateliers.

MERCREDI 24 MARS À 17H30

Finissage en forme de table ronde: La culture, ça s'apprend

Musée d'ethnographie – 65, bd Carl-Vogt

CONFÉRENCE

MARDI 11 MAI À 19H00

Musée d'ethnographie
65, bd Carl-Vogt

LES SAMOURAI

Conférence de M. Pierre Souyri, professeur au
département de japonais de l'Université de
Genève.

Entrée libre

MUSIQUES

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

www.adem.ch
adem@worldcom.ch

PROGRAMME PRINTEMPS 2004

VENDREDI 5 MARS, 20H30

Alhambra

KOUMPAKIA XALKIAS

Musique d'Épire (Grèce du Nord)

VENDREDI 12 MARS, 20H30

Alhambra

HOMMAGE À BAKRI KURDI

Musique classique d'Alep (Syrie)

VENDREDI 19 MARS, 21H

Sud des Alpes

NABILA

Musique des Balkans

VENDREDI 26 MARS, 20H30

Alhambra

AGUJETAS

Cante Flamenco, avec Juan Carmona

MARDI 20 AVRIL, 20H30

Alhambra

MALAVIKA SARUKKAI³

La grande dame du Bharata Natyam

VENDREDI 23 AVRIL, 21H

Sud des Alpes

AIRES DO NORTE

Musique et danse de Galice

VENDREDI 23 AVRIL, 21H

Sud des Alpes

UN VOYAGE EN ORIENT

Paul Grant – Nayan Ghosh – Ross Daly –
Bijan Chemirani

VENDREDI 7 MAI, 20H30

Salle Frank Martin

LINDA TILLERY

& the Cultural Heritage Choir (USA)

VENDREDI 14 MAI, 21H

Sud des Alpes

DUO EDUARDO KOHAN - MIGUEL ANGEL PEREIRA

Tango de Buenos Aires

SAMEDI 15 MAI, DÈS 14H

Ateliers d'ethnomusicologie

JOURNÉE PORTES OUVERTES

Les Ateliers se présentent

VENDREDI 28 MAI, 20H30

Alhambra

RENATA ROSA

Le chant du Pernambuco (Brésil)

VENDREDI 18 – DIMANCHE 20 JUIN

Square Lefort

FETE DE LA MUSIQUE

Musiques et danses du monde

DIMANCHES 27 JUIN – 4 JUILLET

Ateliers d'ethnomusicologie

LA CROISÉE DES CULTURES

10^e stage des danses et musiques du monde

Renseignements, réservations: Tél. 022 919 04 90

Avec le soutien du Département des affaires culturelles de la Ville de Genève, du Département de l'instruction
publique de l'État de Genève et de la Direction du Développement et de la Coopération DDC

1. Vendredis de l'ethno - Coproduction AMR - 2. Collaboration ForuMeyrin - 3. Collaboration Théâtre Saint-Gervais